

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLÉE DE L'OTAWA

LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 190

OTTAWA, LUNDI 14 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE III

LES ARTISTES ET LA COUR

Les premiers travaux d'art qui furent exécutés aux Tuileries par ordre de Napoléon III consistèrent dans la restauration des portraits des marchands que le peuple avait détériorés pendant les jours qui avaient suivi la chute et le départ du roi Louis Philippe, en 1848.

Il est, à ce propos, un mot curieux de M. Ingres qui, avec M. Eugène Delacroix, avait été désigné pour faire un rapport relatif à ces travaux.

MM. Ingres et Delacroix étaient ennemis, on le sait, — artistiquement du moins.

Or, comme on venait d'apprendre au premier le nom du peintre qui lui était adjoint, il poussa un profond soupir, déclara qu'il était criminel de confier le sort de choses d'art à des révolutionnaires, et, finalement, s'emporta, s'écria : — En Italie, il y a des brigands qui s'embarquent sur le passage des voyageurs, le tromblon à l'épaule. Eh bien ! en France, les arts sont aussi guettés par des brigands qui tuent, la palette à la main !

La phrase était excessive, mais M. Delacroix, lorsqu'il la connut eut l'esprit de ne point se fâcher. Après le mariage de l'Empereur et dans les premiers temps de l'installation de la jeune souveraine, aux Tuileries, il y eut, dans l'ameublement et dans la décoration du château, un manque de goût qui ralliait fort les étrangers qui se montraient à la cour.

C'est ainsi que les Gobelins produisirent, alors, des tapisseries sans valeur qui, à peine exposées, provoquaient le rire et l'indignation de tous ceux qui les virent et qui avaient quelque sens artistique. C'est ainsi, également, que dans la hâte d'aménager les appartements impériaux, il y eut un amoncellement d'objets divers, de bronzes, de tableaux du plus détestable effet. Il arriva même que des salons Louis XIV, par exemple, eurent des ameublements modernes ou furent encombrés de bibelots ou de pièces sans style.

Napoléon III qui, sans être un artiste, était un érudit souffrait de ces incohérences, de ces gaspillages et ordonnait que l'on dispersât dans ses résidences de province ces spécimens d'une trop hâte et vénaute industrie.

Longtemps il supporta avec patience la mauvaise organisation intérieure des Tuileries. Cependant, un jour, ayant eu l'idée d'inspecter les garnitures de cheminées, il se révolta contre le goût abominable qui présidait au choix de toutes ces choses. Ces garnitures, en effet, composées de bronzes de parodie achetées au Marais par l'administration du Mobilier de la Couronne, chez des fabricants de troisième catégorie, étaient hideuses. L'Empereur se renseigna alors, et comme on lui indiqua M. B... comme étant l'artiste et le connaisseur qui, seul serait en mesure de le satisfaire, il le fit venir au château et lui confia des commandes.

C'est ainsi que le célèbre fondeur fit son entrée aux Tuileries. Il ne devait pas se repentir de cette faveur. M. B... jadis, s'était trouvé dans une gêne d'affaires assez grave. Or, comme le souvenir de cette infortune était un obstacle à ce qu'il reçût la décoration, l'Empereur, dans sa bonté, se fit remettre la situation commerciale exacte de ce négociant, désintéressa lui-même, sur sa cassette, les créanciers et put alors offrir à M. B... délivré de tout embarras et de toute poursuite, la croix de la Légion d'honneur. C'est là un trait qui mérite non seulement d'être mentionné, mais de n'être pas oublié.

Pourtant, grâce à une connaissance plus étendue des hommes et des choses, grâce à un assemblage de collaborateurs éclairés et consciencieux, l'aménagement artistique des Tuileries s'opéra avec une

d'ordre et les... du château ne tardèrent pas à... l'admiration des visiteurs.

Lorsque la vente Norzy eut lieu, Napoléon III chargea l'un de ses officiers de la suivre et de faire quelques achats importants — l'acquisition surtout d'une tête de Greuze, qui passionnait alors les amateurs et que l'Impératrice désirait fort.

Ce tableau lui échappa, cependant; il fut adjugé au prix de dix-neuf mille francs, somme très supérieure à celle que l'Empereur avait mise à la disposition de son mandataire.

Mais un jour, comme cet officier entrant dans le cabinet de l'Impératrice, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant cette même tête de Greuze.

L'Impératrice, en effet, désolée d'avoir été déçue dans son caprice, avait fait présenter des offres au malencontreux acquéreur et celui-ci avait cédé le tableau contre la somme de trente cinq mille francs.

Comme elle déplorait cette élévation de prix : — Madame, lui dit son familier, un peu dépité de n'avoir pas eu la gloire de l'achat, c'est en peinture comme en arithmétique : il faut toujours prendre garde aux intérêts composés.

À la vente du château de Nicolay, l'Impératrice se rendit propriétaire, également, de boiseries merveilleuses et de peintures de Chardin, moyennant la somme de vingt-cinq mille francs.

Mais, à peine achetées et vues, ces choses fatiguaient l'esprit versatile, et sans cesse à la recherche de nouveautés, de l'Impératrice. Or les magasins, alors, dans les profondeurs du Mobilier de la Couronne, sans profit pour qui que ce fût, et l'administration, souvent, les revendait avec des pertes considérables.

L'ameublement provenant du château de Nicolay eut, pourtant, un meilleur sort. Il fut employé d'abord à orner la salle à manger de l'hôtel d'Albe et, plus tard, il devint la propriété de M. de Hirsch qui le posséda peut-être encore.

Parmi les peintres célèbres qui furent en relations avec les Tuileries et qui furent goûtés plus spécialement par l'Impératrice, il faut citer Mme Rosa Bonheur, que la souveraine visita d'ailleurs; M. Cabanel, M. Hébert et M. Gérôme.

Les rapports qui existèrent entre l'Impératrice et Mme Rosa Bonheur n'ont rien qui méritent l'attention. Quant à MM. Hébert et Cabanel, ils furent amenés au château où plutôt ils furent mis en communication avec l'Impératrice par l'un des officiers du Palais au temps où l'on transformait ses appartements privés.

L'Impératrice ayant demandé "par qui elle pourrait bien faire exécuter quelques tableaux pour orner deux panneaux de son cabinet de travail", les noms de Cabanel et d'Hébert lui furent indiqués parmi tant d'autres "qui ne manquaient pas" et elle les retint de préférence.

Elle commanda, en effet, à chacun de ces peintres, après s'être fait montrer quelques photographies de leurs œuvres — photographies qui l'enthousiasmèrent — une toile dont elle voulut elle-même dicter le sujet.

Elle se fit, alors, apporter les œuvres de Lamartine et de Musset, et pendant plusieurs jours, ce fut, à la cour, un jeu dans l'entourage de la souveraine de lire ces volumes, d'en apprendre par cœur des passages et de tirer de cette étude, ou mieux de cette amusette, des descriptions destinées à être transmises aux deux artistes.

Mais, ce jeu ne tarda pas à laisser celles là mêmes qui l'avaient acclamées; toutes les recherches, tous les efforts d'imagination furent stériles et on résolut de laisser à Hébert et à Cabanel toute liberté dans leur inspiration.

Bientôt deux esquisses furent présentées à l'Impératrice. Celle d'Hébert représentait une sorte de Graciosa — Lamartine, décidément, devait être de la partie — celle de Cabanel était intitulée les Feuilles d'automne

et figurait un jeune homme auprès d'une femme mourante.

L'Impératrice accepta immédiatement l'esquisse d'Hébert; mais elle ne put s'empêcher d'émettre quelques observations sur le sujet choisi par Cabanel, le trouvant peu gai, et hésitant à en approuver l'exécution.

Cabanel avait une grande fierté. Il fut profondément blessé — malgré toutes les précautions et toutes les atténuations qu'on apporta dans le refus de la souveraine — de l'attitude qu'on lui opposait, et quoiqu'il promit de livrer un nouveau croquis plus conforme aux désirs exprimés, il ne répondit dès lors, à toutes instances, et à son tour, que par un refus poli couvert de mille prétextes.

L'Impératrice ne garda point rancune, d'ailleurs, au peintre, de sa méchante humeur. Elle s'amusa même de l'aventure et le nom de Cabanel devint comme une scie aux Tuileries, lorsqu'on parla désormais d'une chose impossible à obtenir. Elle regarda le tableau de l'artiste réfractaire par une peinture commandée récemment à M. Bouguereau et l'incident fut oublié.

Cabanel, cependant, fut depuis cet incident invité à Compiègne et ce fut à la suite de son séjour chez l'Impératrice qu'on le chargea de faire le portrait de l'Empereur, en remplacement de celui qu'avait signé Flandrin.

L'obstination de Cabanel, dans la circonstance que je viens de rappeler, n'avait point seulement sa cause dans un amour propre froissé. On apprend, en effet, aux Tuileries, qu'une femme très liée avec l'artiste, dont le portrait fit sensation, à cette époque, à l'Exposition des Beaux Arts, et qui était célèbre par ses attaches avec la société hostile du faubourg Saint-Honoré, avait eu quelque influence sur la décision du peintre et lui avait même donné à choisir entre son amitié et la satisfaction de la souveraine. Les dessous du cœur humain ne manquent jamais de complications.

M. Gérôme fut aussi l'un des artistes les plus aimés aux Tuileries, et la façon dont il fut présenté à l'Impératrice est curieuse.

La Cour se trouvant à Fontainebleau en ce temps là, la souveraine eut un jour l'idée bizarre de décorer elle-même, aidée de ses dames du palais, un petit salon contigu à ses appartements. Il s'agissait de peindre des fleurs sur des panneaux, et tout l'attirail nécessaire à cette occupation fut transporté dans la pièce en question. L'Impératrice et ses amies, accompagnées d'un officier du palais chargé spécialement de l'organisation des choses d'art à la Cour, étaient à l'œuvre, lorsqu'on vint annoncer à cet officier que le peintre Gérôme demandait à le voir et à lui parler.

L'Impératrice, en entendant ce nom, bailla des mains, ordonna qu'on fit entrer M. Gérôme, et, lui ayant adressé quelques compliments, elle sollicita ses conseils pour ses travaux.

Gérôme, alors, très gracieusement et riant de cet impromptu, s'empara de couleurs, de pinceaux, et se mit à aux gentilles et coquettes badinages.

M. Gérôme venait à Fontainebleau ce jour là, pour obtenir de l'Impératrice une lettre de recommandation auprès du vice roi d'Égypte, au sujet d'un voyage qu'il souhaitait d'entreprendre dans ses États. Il eut sa lettre et, disons-le, il l'avait bien gagnée.

M. Gérôme fut, depuis, chargé de reproduire la réception des ambassadeurs siamois aux Tuileries. Ce tableau est à Versailles et, si je ne me trompe, il représente l'Impératrice, sur un trône, dans une toilette blanche entourée de ses dames et de ses demoiselles de Cour.

La réception de cette ambassade provoqua un incident comique qui n'est point sans intérêt.

La Cour étant réunie dans l'attente des ambassadeurs, et ceux-ci étant entrés aux Tuileries, l'Impératrice donna l'ordre de les introduire.

Mais, à l'étonnement de tous, nul ambassade ne se montra. L'impatiens, la souveraine pria l'un des chambellans de se rendre auprès des exotiques et de s'informer de la cause de leur retard.

Ce fonctionnaire, à peine sorti du salon de réception, y rentra et s'approcha de l'Impératrice, dans une attitude pleine d'embarras.

— Eh bien ! monsieur, de quoi s'agit-il ? — Il se passe, madame, un fait imprévu et peu facile à expliquer. Toutes les oreilles se tendent vers le messager.

— Et quel est ce fait ? — L'ambassade siamoise tout entière, madame, change en ce moment de... pantalons.

Et comme on se regardait étonné : — Oui, de... pantalons, reprit le chambellan; il paraît que la régé siamoise veut qu'on ne paraisse jamais devant les princes qu'après avoir... endossé un vêtement spécial et vierge de tout usage.

Ce fut alors un rire fou et général dont l'Impératrice elle-même prit sa part.

Mais bientôt redevenant sérieuse : — Eh bien ! monsieur, dit-elle, laissez ces bonnes gens à leur toilette.

Et, se tournant vers ceux qui l'entouraient, elle ajouta : — Et tâchons de ne plus rire.

Il arrivait que, souvent ainsi, aux Tuileries, les actes les plus graves prenaient un tour badin. Ce jour-là, lorsque les ambassadeurs siamois entrèrent dans la salle et s'avancèrent en file indienne, et marchant à quatre pattes, malgré la recommandation de l'Impératrice, il y eut plus d'un éclat de gaité dans les rangs des courtisans. C'était maladroite, impolitique et imprudent — mais c'était ainsi et nulle puissance divine ou humaine n'eût arrêté, à cette époque, la belle et inconsciente Folie qui secouait les gretots sous les plafonds des Tuileries.

Madame Danton

Les meilleurs pages d'histoire sont encore les portraits. C'est que chaque période donne son caractère. Il n'y a pas seulement les moles des habillements, il y a l'air de tête des figures. Vous ne confondez jamais une femme de la Cour de Louis XIV avec une femme de la Cour de Louis XV, ni avec une femme de la Cour de Louis XVI. Chacune a sa poésie, chacune a sa passion. Il y a tout un monde entre les femmes des Tuileries sous Napoléon Ier et sous Napoléon III. Si on peignait les femmes toutes nues, on pourrait encore dire la date de leur existence, tant la figure marque l'empreinte de son temps. Voilà pourquoi les portraits sont pour moi les documents les plus précieux.

Quelle est cette belle tête de la plus douce expression ? On dirait la pensée distraite par le sentiment. C'est le portrait de Mme Danton. Ce grand nom ne réveille que des souvenirs terribles; cette figure, d'une beauté toute suave, m'a rappelé que la poésie de la femme avait parfumé l'intérieur du lion de la Montagne.

Danton fut un lion, mais ce fut un lion amoureux. Il a eu, aux jours les plus terribles, trois femmes coup sur coup. Sa première femme, morte en 93; sa seconde femme, qu'il épousa en 93, et la Liberté, sa première, sa seconde et sa troisième femme, morte aussi dans ses bras en 93.

Je ne parlerai que de sa première femme, celle dont j'ai vu le portrait; la seconde, d'ailleurs, n'a été que la fantôme de la première.

C'était la fille d'un limonadier. Il l'avait prise parce qu'elle était belle, sans prévoir qu'elle l'empêcherait de mourir de faim. Danton, armé de sa parole, ne trouvait alors personne qui voulait payer un élogisme, cette éloquence des tempêtes qui devait bouleverser le monde. Ce grand avocat de la nation demeura longtemps un avocat sans cause. Il faut plutôt dire, qu'il ne plaça qu'une seule cause, celle de la nation. S'il perdit cette cause après l'avoir gagnée, ce fut la faute de l'amour. Danton coupa la crinière et les griffes du lion.

C'est beau cette pauvreté de Danton qui n'a pas de pain à se mettre sous la dent, mais qui ne doute pas

de sa force et qui prend l'amour par la main. C'est beau le dévouement de cette jeune fille qui donne son cœur, qui donne son temps, qui donne sa vie à cette œuvre impossible de faire d'un torrent un lac ou d'un orage un ciel pur. Le limonadier du coin du Pont Neuf lui prouvait ça et là par un bon dîner que les plus beaux mots du dictionnaire sont une mauvaise nourriture. Danton riait, prenait son café et s'écriait, en regardant sa femme qui n'était plus heureuse sur le pavé de Paris.

Et quand il n'était pas l'homme le plus heureux du pavé de Paris, il courait les champs bras dessus bras dessous avec sa femme. Il se cachait au bois de Vincennes, où le limonadier avait un Trianon de rencontre; il s'exilait à Arcis sur Aube, où il promenait sa femme dans tous ses souvenirs de jeunesse. Il n'y avait pas une heure de divorce entre ces deux natures si opposées, qui semblaient n'exister que l'une par l'autre, comme l'ombre par la lumière. Danton était tout en dehors, toujours violent, même dans sa douceur. Madame Danton était une âme réflépie en elle-même; sa gaieté était grave, son rire mélancolique. Quand le tribun élevait devant elle, d'une main hardie, son autel à la nature, elle lui disait de sa voix pénétrante :

" Cela ne t'empêchera pas de venir tout à l'heure avec moi porter ces roses à l'autel de la Vierge." Elle était pieuse avec tant de grâce, qu'elle versait un rayon dans l'athéisme de son mari.

Bienheureux ceux là qui remarquent sur leur route le pied délaissé de la femme ! Mme Danton répandit sur toutes les actions de son mari, même les plus terribles, je ne sais quel parfum fortifiant des vertus du foyer. Marat et Robespierre, quand ils rentraient chez eux, n'y trouvaient que l'image de leurs ennemis; ils continuaient sans merci l'œuvre de l'être, jusque dans le lit, jusque dans la baignoire. Mais Danton et Camille Desmoulins retrouvaient au seuil de leur porte la femme chrétienne, la femme qui dit : " Pardonnez ! " la femme qui désarme les colères. Si on retrouve l'homme dans Camille Desmoulins et Danton, c'est que chez eux la femme a conservé l'homme.

Malheureusement il y eut deux Dantons : le Danton qui adorait sa femme et qui revenait au logis rétrempé son cœur sur le cœur de cette vertu chrétienne; le Danton de la place publique, tout à la liberté, tout aux passions qui prennent le mors aux dents. Le cœur et l'esprit étaient en lutte. On aimait le mauvais Danton au Palais Royal avec les courtisanes à trente-six quartiers; on l'amusait au cabaret avec les premières venues.

Ce jour là, craignant d'être mal accueilli, sa conscience ne rentra pas dans ce petit appartement du passage du Commerce, où l'épouse inquiète veillait entre deux berceaux. Le lendemain, sa femme était absente de son œuvre; il frappait plus fort, il s'aveuglait jusqu'à frapper la liberté elle-même. Aussi, disait-il plus tard qu'il aurait voulu payer de ses larmes chaque goutte du sang qu'il avait répandu, quand il frappait trop fort.

Cette femme qui a sanctifié l'autre du lion, elle mourut d'épouvante. Elle voyait plus loin que lui. Aux massacres de Paris, elle comprit que de l'aveu, elle comprit que le navire monté par tous ces fiers nautonniers ne trouverait plus le rivage. Elle jeta l'ancre dans le ciel et y aborda, comme à Danton eût eu besoin d'un avocat à haut.

Quand Danton vit sa femme malade, ce fut pour lui un grand déchirement, car, dès les premiers jours, elle eut les pleurs de la mort. Il voulut s'obstiner à ce bien, le plus cher de tous, qui lui échappait aux heures les plus redoutables de sa vie. Mais la tribune, l'impérieuse tribune, l'appela en lui disant que les absents ont tort. Il courait à la tribune, tantôt implacable comme la destinée, tantôt repentant comme son amour. Et, après l'heure de l'éloquence, il s'en revenait en tout

hâte; il tombait à genoux devant le lit, entre les deux berceaux; il disputait à la mort cette femme déjà morte, qui retenait pour lui les derniers battements de son cœur. Tout en partant, elle voulait que Danton pût continuer son rêve. Elle savait qu'à cette forte passion, il fallait un roseau. Elle lui parla elle-même de la jeune fille qu'il devait épouser presque au lendemain de sa mort. " Jamais ! " s'écria Danton. — Tu veux donc ne pas donner une autre mère à mes enfants ? dit cette femme sublime dans son dévouement.

Ce fut le plus touchant spectacle que le dernier adieu de ce lion dompté, criant, pleurant, tantôt éclatant comme la tempête, à cette mourante déjà blanche comme le marbre, résignée comme la religion, déjà toute à Dieu, mais désespérée de partir à l'heure du danger, sans emporter dans son amour son mari et ses deux enfants.

" Nous nous reverrons ! " dit-elle à Danton. — Oui ! dit Danton en essayant de sourire.

Mais Danton ne croyait pas qu'il y eût un lendemain.

La femme mourut dans les bras du mari. Ce jour là il crut qu'il avait perdu son âme, car pour lui l'âme c'était l'amour. Il la veilla jusqu'à son tombeau. Un sculpteur vint qui lui rendit en plâtre la chair de sa chair. Et quand la douce et chaste image fut cachée à jamais, il se jeta la tête contre les murs, tant sa femme était la moitié de sa vie.

A sept jours de là, le croirait-on ? dans sa douleur de sauvage, il la déterra et voulut l'embrasser encore.

" Eperdu, rougissant de douleur, dit Michelet, il avait rouvert la terre pour embrasser dans l'horreur du drap mortuaire celle en qui furent sa jeunesse, son bonheur et sa fortune. Que vit-il et qu'il serra-t-il dans ses bras ? Ce qui est sûr, c'est qu'en réalité, elle l'emporta avec lui."

En effet Danton se remarqua, mais le Danton amoureux était parti avec sa première femme et sa première jeunesse.

Oh ! la destinée des portraits ! Qui eût dit à Danton, au jaloux Danton, quand on peignait sa femme, sous ses yeux sans doute, que le premier venu achèterait un jour, pour dix louis, cette charmante figure, toute de grâce et d'amour, pour l'accrocher avec distraction dans son cabinet, entre une reine de France et un ci-devant ?

La tragédie de Sherbrooke

SHERBROOKE, 12 Sept. — Vers trois heures hier après-midi, la ville était mise en émoi par la nouvelle qui se répandit comme une traînée de foudre, qu'un meurtre venait de se commettre sur la rue Wellington.

La foule se rassembla en face de la maison Lang, et la police arriva bientôt sur les lieux, monta au troisième étage et en sortit quelques instants après, avec le cadavre d'un homme affreusement défiguré et tout ensanglanté. Quelques minutes plus tard, suivait sous la garde d'un policier, une femme en pleurs, assez jeune, et une petite fille de 6 à 7 ans.

Voici les renseignements que notre correspondant a pu se procurer, au sujet de cette lamentable affaire.

Les époux Bouchard — Philippe Bouchard, journalier, nom et qualité du mari — habitaient le troisième étage de la maison, au dessus du magasin de cadres et peintures de M. A. Morency, avec leur petite fille, une bambine de 7 ans. Le mari était, paraît-il, adonné à l'ivrognerie, et les voisins, sur le pavier plus bas, ont entendu presque tous les soirs depuis quelques jours des bruits d'altercation, de coups et de querelles, venant des appartements des Bouchard; la nuit dernière, ça a été la même chose.

Hier après midi, à trois heures, la petite fille est descendue au magasin de M. Morency, dira à ce dernier que sa mère le demandait de suite, en haut. M. Morency monta au troisième et aperçut le cadavre de Bouchard étendu baignant dans une mare de sang.

Les murs étaient également souillés de sang.

A cette vue, frappé d'horreur, M. Morency redescendit rapidement l'escalier et téléphona au poste. Les officiers de police arrivèrent de suite, pour emporter le cadavre, et mettre la femme sous clof.

A quel point on est monté, avant l'arrivée des policiers, la femme a dit que son mari était arrivé en boisson la nuit dernière, qu'il avait bu encore ce matin et qu'il était tué, dans un accès de rage, sans qu'elle put l'en empêcher. La victime porte les marques de plusieurs coups faits avec un instrument tranchant, à la tête, au visage et au cou.

Une hachette dont le manche paraissait avoir été récemment lavé était sur une table, ainsi qu'une bouteille de whiskey à demi pleine. La figure du défunt avait été lavée. La face était fortement congestionnée. Un médecin, qui est arrivé en même temps que la police, prétend que la mort remonte à plusieurs heures.

Est-ce un meurtre commis pendant le sommeil de la victime ? La victime s'est elle infligée ces horribles blessures elle-même, dans un accès de boisson, ou la femme, se voyant maltraitée, menacée, poussée à bout, ses jours mis en danger, peut-être, par cette brute ivre de boisson et de colère, aurait elle tué son mari à son corps défendant ? C'est encore un my tère. L'enquête du coroner révélera probablement ce qui s'est passé, car la petite fille, qui est assez âgée pour comprendre et se souvenir, a sans doute tout vu, et elle parlera. Nous pouvons nous attendre à un horrible récit, car tout annonce une véritable boucherie.

Bouchard était autrefois de Lévis, où il était employé comme débardeur.

Cette terrible affaire est commentée et discutée à tous les coins des rues et dans tous les magasins. Les théoriciens retracent la scène tragique dont le train. L'on refuse généralement de croire à un suicide. La femme Bouchard a une petite réputation, quant aux mœurs et de plus, elle fait usage de liqueurs.

Un nommé Lapointe qui était à un restaurant en face, à six heures, ce matin, prétend avoir alors entendu le mari menacer sa femme, et lui dire de se aller qu'il ne voulait plus la voir et qu'elle aurait répondu : " Si je m'en vais, j'emmené la petite." D'un autre côté, l'enfant et la mère ont été vues toutes deux à la fenêtre à minuit hier soir, paraissant attendre quelqu'un. On voit des taches de sang sur le mur de l'escalier, ce qui peut porter à croire que Bouchard aurait attrapé ces coups là au 4 d'ors avant de monter chez lui. La femme recevait quelquefois des visites, quel qu'un aurait pu se lever à l'heure, lorsque le mari est arrivé, se prendre de querelle avec lui et lui infliger les blessures qui ont causé sa mort.

La mort a dû avoir lieu dans l'avant midi, et cependant la petite fille a été vue à la fenêtre à dix heures hier matin et à midi.

Ce n'est qu'à trois heures que la femme a envoyé chercher quelqu'un, si elle n'est pas coupable, si elle n'a pas eu connaissance de la mort de son mari plus tôt, c'est qu'elle était ivre et a dormi jusque là.

En ce moment, toutes les conjectures sont hasardeuses. L'enquête du coroner qui aura lieu demain probablement du jour sur cette tragédie.

Advertisement for L'EMULSION SCOTT, featuring a fisherman logo and text describing the product's benefits for various ailments.

Vertical text on the left margin: Manteaux, les reparations, nos magasins, nous pourrions mon, les dernières nou, les réparations, nos magasins, nous pourrions mon, les dernières nou, nous voir, Rue Sparks, NEAU, ALBERT, SÉRIES, anglaise, Ecossaises, TAWA, préparées, Mastic, Huile, Etc., COLLES, en General.